

ADMINISTRATION

3, Rue du Marché-des-Patriarches

PARIS (5°)

Paraissant mensuellement

le Paria

Tribune du Proletariat Colonial

報 働 勞

Abonnement, Un an : 3 francs

LÉNINE

Le Parti Communiste était réuni en Congrès à Lyon, le mardi 22 janvier, lorsqu'est parvenu en France la nouvelle de la mort de Lénine. Ce jour-là venait précisément à l'ordre du jour du Congrès, la discussion sur la question coloniale. Etrange coïncidence qui a souligné à nos yeux toute l'immensité du vide que la masse exploitée des indigènes prolétaires des colonies allait éprouver. Lénine, dont Gorki a dit que le but fondamental de la vie était le bonheur de l'humanité, avait, lors de la constitution de l'Internationale Communiste, marqué l'importance du problème colonial. Dès le deuxième congrès mondial de la III^e Internationale il présentait une thèse sur les questions coloniales où il préconisait le rapprochement des prolétaires et des travailleurs de tous les pays contre les possédants et la bourgeoisie. Il soulignait le groupement inévitable autour de la République des Soviets de tous les mouvements émancipateurs nationaux des colonies et des nationalités opprimées.

« Il ne suffit pas, disait-il, de démontrer inlassablement dans toute la propagande et l'agitation des partis communistes — et du haut de la tribune parlementaire — comme en dehors d'elle — les violations constantes du principe de l'égalité des nationalités et des droits des minorités nationales, dans tous les Etats capitalistes » (et en dépit de leurs « constitutions démocratiques ») ; il faut aussi démontrer sans cesse que le gouvernement des soviets seul peut réaliser l'égalité des nationalités en unissant les prolétaires d'abord, l'ensemble des travailleurs ensuite, dans la lutte contre la bourgeoisie ; il faut aussi, de la part des partis communistes, un concours direct à tous les mouvements révolutionnaires des pays dépendants ou lésés dans leurs droits (par exemple, en Irlande, parmi les noirs d'Amérique, etc.) et des colonies ».

C'est cette volonté de terminer la lutte nationale révolutionnaire par la participation au gouvernement et l'abolition des indigènes coloniaux qui a valu à Lénine toute l'admiration et toute la confiance des prolétaires asiatiques et africains.

Voilà pourquoi, comme le rapporte Gorki, « des villages lointains de l'Inde, parcourant des centaines de verstes par des sentiers de montagne et à travers des forêts, en cachette, risquant leur vie, arrivaient à Caboul, à la mission russe, des Hindous égarés sous le joug séculaire des fonctionnaires britanniques ; ils arrivaient et demandaient : — Qui est-ce Lénine ? ».

C'est aussi parce que, à Moscou, au foyer même de la Révolution russe, dont Lénine fut la grande âme, a été créée cette merveilleuse Université des peuples d'Orient dont nous avons parlé, qu'avec les ouvriers et paysans d'Europe, les prolétaires noirs et jaunes ont été douloureusement frappés et qu'ils garderont vivace la mémoire de Lénine qui n'est plus !

« LE PARIA ».

INUTILE RÉPRESSION

Décidément la France devient le pays le plus réactionnaire. A Lyon, trois étudiants chinois, qui avaient assisté à une séance du Congrès National du Parti Communiste, furent arrêtés à la sortie par les sbires de Poincaré. La république polie du gouvernement ne connaît plus de bornes, elle n'a même plus besoin de lettres de cachet. En s'abattant sur les jeunes on croit étouffer le mouvement révolutionnaire qui se propage.

La société capitaliste s'effraie de voir jusqu'à ses esclaves se réveiller de l'obscurantisme où elle les a toujours tenus. Dans les spasmes de l'agonie, elle frappe comme une insensée ; mais l'idée grandit ; malgré la répression, elle envahit le monde et avec elle le châtiment sera inévitable.

ALGER

Une section de l'Ustica, c'est-à-dire de l'Union Syndicale des Techniciens de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture fonctionne depuis peu à Alger.

Les ingénieurs, les chimistes, les praticiens du droit, de la banque, des assurances, les agents de maîtrise qui étaient souvent, avant la grande guerre, des salariés privilégiés, ont vu leur situation relative réduite (parfois de moitié) par l'élévation du prix de la vie. Cette élévation diminue aussi et chaque jour davantage les avantages que ces gens de la classe moyenne tiraient de leurs économies ou des réserves patiemment constituées en vue de leur vieillesse.

Ils se groupent, à présent, à Alger comme partout ailleurs, sur le terrain syndical.

NOUVELLE ANNÉE

Le Paria rentre dans sa troisième année d'existence. Ainsi se trouvent définitivement anéanties les illusions de ceux qui pensaient que notre journal constituait une tentative inévitablement vouée à l'échec. Notre position s'est consolidée de telle sorte que nous pouvons envisager maintenant une augmentation de notre tirage. La réorganisation de l'administration du journal va désormais assurer son expédition régulière et rapide. Si tous les concours que nous escomptons répondent à notre appel, nos camarades ne tarderont pas à constater l'allure vigoureusement accentuée de la lutte que nous entendons mener contre l'impérialisme, contre le capitalisme, contre la politique d'exploitation, le régime d'oppression dont souffrent nos frères, la masse des prolétaires indigènes des colonies.

Le Paria est tout entier consacré à ceux-ci, il est créé pour eux. Qu'ils n'hésitent pas à entrer en relation avec nous. Que chacun prenne à cœur de nous documenter sur les faits dont il est le témoin. Que chaque courrier, de partout, nous apporte à foison la substance qui doit alimenter notre action. Les actes qui démontrent l'odieux du régime capitaliste aux colonies se reproduisent chaque jour ; il faut inlassablement nous les signaler.

A côté de cette collaboration, nos camarades auront à cœur de contribuer par la propagande à la divulgation du Paria. Il faut en faciliter la distribution, en recommander la lecture. Que nos camarades abonnés s'empressent d'acquitter le montant échu de leurs abonnements. Que chacun nous envoie sa souscription. Que tous se mettent immédiatement en campagne pour provoquer et recueillir de nouveaux abonnements. C'est par la conjugaison et la persistance des efforts que notre œuvre grandira au service des opprimés.

LE PARIA.

1453-1924

Le Recul de l'Occident

Le 1^{er} Byzance, l'empire chrétien de déclin, Constantinople, les partisans des neuf

elles terminent l'une et l'autre une époque. La prise de Constantinople fut le dernier acte d'expansion des peuples de l'Orient. Depuis lors, tandis que l'Occident croissait sans discontinuer, en force et en puissance, l'Orient enregistrait des défaites. Tous les pays d'Orient étaient, les uns auprès des autres, obligés de se soumettre. L'histoire des temps modernes est celle de l'établissement d'une double domination : celle de la bourgeoisie sur le prolétariat et celle de l'Occident sur l'Orient.

Novembre 1917 a clos cette période en ce qui concerne la domination sur le prolétariat ; 1924 vient de le clore en ce qui concerne la domination sur l'Orient : la Révolution russe marque le début du recul pour la domination de la bourgeoisie ; les élections d'Egypte marquent le début du recul pour la domination de l'Occident.

On se rappelle que est Zagloul. Zagloul est le chef du parti national égyptien, revendiquant l'indépendance totale de l'Egypte, l'indépendance de droit et de fait, vis-à-vis de l'Angleterre. Il y a deux ans, l'Angleterre avait mis fin à la lutte pour l'indépendance en arrêtant Zagloul et en le déportant, sans jugement, sous l'Equateur, aux Seychelles, où on espérait bien qu'il mourrait rapidement. Mais l'arrestation de Zagloul ne fit qu'intensifier l'agitation anticoloniale. Sous la pression de celle-ci, l'Angleterre dut d'abord ramener Zagloul sous un climat plus tempéré, à Gibraltar, puis, au printemps dernier, le remettre en liberté.

C'est celui qu'a proscrit l'Angleterre qui, aujourd'hui, est le maître de l'Egypte. L'Egypte, pays d'Orient, que l'Angleterre avait réduit à un vassalage complet, de fait et de droit, a secoué le joug britannique. Le protectorat britannique sur l'Egypte était déjà aboli en droit ; aujourd'hui, par l'arrivée au pouvoir de Zagloul, il est aboli en fait.

C'est la première fois, depuis le début des temps modernes, qu'une puissance capitaliste occidentale est obligée, sous la seule pression de la population indigène, sans l'intervention d'une puissance occidentale rivale, d'abandonner des territoires où elle s'était installée, de reconnaître l'indépendance de peuples qu'elle avait soumis. C'est la première fois, depuis 1453, que l'Occident recule devant l'Orient. A ce titre, quoi que représente Zagloul au point de vue classe, quoi qu'il soit le représentant de la bourgeoisie égyptienne et non des travailleurs, bien que demain il traitera sans doute avec l'Angleterre, mais traitera avec elle en égal et non en vassal, la victoire de Zagloul est une date aussi importante que celle de la prise de Constantinople. Elle est le prélude d'un recul général de la domination de l'Europe sur les peuples d'Asie et d'Afrique.

R. LOUZON.

De l'exil au ministère
Le Caire, 27 janvier. (Havas). — Zagloul pacha a accepté les fonctions de premier ministre égyptien.

PARIS... Ville lumière!

J'ai souvent entendu commenter les beautés de la Ville Lumière par des bourgeois algériens ou par des indigènes qui, comme la grenouille de la fable, singeaient les bourgeois. Avec quels transports d'admiration ils vous décrivaient à leur retour de Paris toutes les merveilles de la Capitale ! Avec extase, ils vous parlaient des Champs-Élysées, des grands boulevards, de Montmartre, des cabarets à la mode, des prostituées de luxe. Certains ont visité des monuments, des musées ; d'autres ont assisté aux courses, aux exhibitions de cuisines des Folies-Bergère, ou aux orgies des gens bien élevés où on se saoule avec du champagne et où on prise la « coco ». Pas un n'a rendu visite à ses nationaux, ceux qu'on appelle en France comme par dérision, les sidi (des messieurs). Et pourtant, il y en a, des Algériens, à Paris. Ils sont des dizaines et des dizaines de milliers qui se tiennent dans les usines, qui défilent dans les quartiers de Grenelle, dans les bouges du boulevard de la Gare, de la Villette.

Ils les auraient complètement oubliés si une presse servile ne s'était ameutée contre ces damnés du régime capitaliste, pour le crime qu'un des leurs, un fou, a commis.

Là, seulement, ils protestent contre les ordures dont on gratifie leurs frères et dont ils recevaient les abaissements. Ils virent que les sidi, les héros de Charlot, ceux qu'on avait encochés de louanges, ceux qu'on avait couverts de fleurs pour leur bravoure ou plutôt pour la docilité avec laquelle ils se laissaient massacrer sur les champs de carnage de la Marne et de l'Yser, ne furent plus que des vulgaires biots, la vermine qu'on exploite, les pestiférés qui contaminent la grande ville, la ville du plaisir et de la débauche, la ville des touristes et... de la grande armée prolétarienne.

J'aurais voulu que toute cette « fête » algérienne qui se pâme d'extase devant la Ville Lumière se hasarde, si elle ne croit pas à la honte, et rende visite à ses nationaux, ses frères, misérables. Elle verra, place d'Italie, rue Nationale ou de la Croix-Nivert, comme elle verra, rue de la

soit, elle verra, rue de la

industriel.

Il n'est plus que des mines terribles, pâles ; le geste las, le corps abattu de l'ouvrier fourbu qui s'est graduellement dans la fabrique. En effet, ils sont devenus les syphilitiques, les chiens malades qu'il faut chasser à coups de trique ; ils n'ont pourtant aucune chance.

« L'antiquaire, car le capitalisme a besoin d'eux. Il faut les faire crever sous la bégote. Pour les récompenser, on leur élève (à leurs frais) une roquette (qui vaudra le prix de dix maisons ouvrières), ou ils pourront remonter ce lieu musulman que l'impérialisme européen exérait tant et qu'aujourd'hui il cajole. Et avec lui ils loueront la France et En Ghabrit. Le soir, comme des chiens errants, ils iront mendier un logis dans un hôtel borgne où, pour trois francs par tête et par nuit, ils coucheront six dans une chambre nauséabonde et reprendront le lendemain leur place au timon du capitalisme.

J'en ai vu qui, leur travail fini, viennent s'attabler dans les nombreuses gargotes tout autour des usines. Ils sont là, assis devant un verre de rhum, une ratatouille, reposant leurs muscles meurtris, essayant de refaire cette force de travail qui remplit les coffres capitalistes. Il y en a plus de quarante, dans une pièce grande comme la main, passant les moments de répit que leur laisse la fabrique pendant leur exil, leurs vœux seuls, sans femme, imbus de leurs valeurs patriotiques. Ils ne peuvent amener celles qu'ils ont laissées là-bas. Ils préfèrent vivre dans l'abstinence, rognant sur le nécessaire pour envoyer à leurs enfants, aux vieux parents qu'ils ont laissés sous la botte du colonialisme. Ils préfèrent cette misère, cette privation d'un foyer, cette vie précaire et jour d'une liberté factice. Si l'un d'eux sent ses desirs de la chair devenir impérieux, il fera cette folie, il fera le sacrifice de plusieurs heures de travail, il rôdera dans ces ruelles obscures de la rue Nationale ou de la Cité Dorée. Là, la société bourgeoise qui trafique même de l'amour le pourvoira de prostituées. Une fille en savaies, fortement fardée, une déclassée, victime du régime pourri, satisfera son besoin naturel. Comme tous les malheureux, il se contentera, comme lorsqu'il va chez le boucher, des viandes de dernier choix, des morceaux douteux et à la portée de sa bourse. Rien d'étonnant qu'il ne devienne le syphilitique ; il aurait peut-être moins de risques avec les « poules » de luxe, mais celles-ci sont exclusivement pour les vieux bourgeois.

Inévitablement, un jour viendra où les plus jeunes, par besoin, pénétreront les traditions, feront venir leurs épouses. Alors, ce sera la fin, les Algériens seront, au grand effroi des colons, complètement émancipés (quelle ironie) ! la femme musulmane, que la religion avait laissée jusqu'à présent réfractaire, sera fatalement jetée dans l'enfer des usines de la société capitaliste moderne.

ALI BABA.

COLONIAUX !
« LE PARIA » EST VOTRE JOURNAL.
LISEZ-LE ET FAITES-LE LIRE.

M. Albert Sarraut et la Déclaration des Droits de l'Homme

C'était pour le droit que des millions d'êtres humains ont été tués pendant la grande guerre. En même temps que leurs pauvres cadavres, le droit, pour lequel ils se sont sacrifiés, est enterré dans le plus profond oubli.

Plus fort que les canons, les hommes d'Etat gueulaient aux quatre coins du monde : droit ! droit ! droit ! Mais aussitôt que la tuerie a cessé, aussitôt que le danger est passé, on n'entend plus parler de cet animal. A Versailles comme à Genève, à Boulogne comme à Washington, le droit est remplacé par le charbon, la houille, le pétrole, les colonies.

Un autre droit est né, sous une autre forme, plus hideuse et plus infâme : le droit du plus fort. C'est par ce droit qu'on a voulu assassiner la Russie révolutionnaire. C'est par ce droit qu'on veut faire de l'Allemagne un cimetière et un champ de ruines. C'est par ce droit qu'on cherche à se partager la Chine. C'est enfin par ce droit que l'on plonge le plus profondément dans l'esclavage les peuples des colonies ; ces colonies qui ont donné, pour la défense du droit, 978.000 de leurs enfants, dont 340.000 ont laissé leur peau sur les champs de bataille ; ces colonies dont on compte sucer jusqu'à la moelle des os, pour « restaurer la prospérité de la mère Patrie », ces colonies qu'on prive aujourd'hui des 300.000 des plus jeunes et des plus vigoureux soutiens, pour en faire la chair, en réserve, à canon, pour la prochaine guerre du droit.

Malgré cette triste vérité, le monde s'y serait habitué avec la philosophie et l'indifférence qui lui sont habituelles, si l'on venait chatouiller son fatalisme. Or, M. Albert Sarraut, ministre des Colonies et champion du droit des indigènes des colonies, vient, avec sa langue incorrigible, d'égratigner le fanatisme de ses « nègres ». Pour donner plus de relief à son discours à l'Ecole Coloniale, il a — après avoir débité les mêmes gestes théâtraux, le même style ronflant et vide, les mêmes clichés usés et retapés qui finissent par égarer ses clients — parlé de la Droits de l'Homme. Non, non, non, logu, non, non, non.

de futurs exploités et de colonies, la Déclaration des Droits de l'Homme, cet acrobate de rhétorique avait probablement perdu tout son équilibre mental ce jour-là !

A bon, avant lui et comme lui, couvert les crimes, les floueries, les mensonges sous le manteau de la civilisation ou au nom du Droit, mais on a toujours fait cela avec une certaine mesure de réserve et de pudeur. Tandis que c'est avec une superbe effronterie que cet homme d'alcool et d'opium, ce protecteur des bandes de Fourn et de Beaudoin, a parlé de l'acte le plus sacré, le plus noble de la Grande Révolution Française. Ce n'est plus une hypocrisie. C'est un sacrilège.

A bien réfléchir, j'ai peut-être eu tort de méconnaître le grand cœur et l'esprit généreux de notre ministre. Qui sait si, en évoquant la Déclaration qui a rendu immortelle la Révolution Française, M. Albert Sarraut n'a pas voulu employer une tactique tournante pour rappeler les peuples des colonies à leurs véritables devoirs ? De l'avenue de l'Observatoire, il avait probablement l'intention, par sa voix puissante, d'inviter ces peuples à suivre la glorieuse trace de ses ancêtres et à lutter, comme ceux-ci ont fait, pour leur émancipation et pour leur droit. « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits... Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. »

Liberté, résistance à l'oppression. Voilà ce que le ministre voulait faire comprendre à « ses frères de couleur » qui, bien que abominablement opprimés par le plus révoltant impérialisme, ne continuent pas moins à ronfler dans la plus profonde léthargie.

Nous, enfants des colonies, nous serions de véritables lâches si, à l'appel de notre « grand frère », nous ne répondions unanimement : présent !

N...

Entre Profiteurs

On lit dans les journaux :

CREDIT FONCIER D'ALGERIE ET DE TUNISIE. — Le Conseil d'administration du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, pour combler une vacance qui s'était produite à Alger parmi ses membres, vient de désigner comme administrateur Si Mohamed El Guebhas, Grand Vizir honoraire de Sa Majesté Chérifienne, président du Conseil Supérieur de l'enseignement musulman, Grand Officier de la Légion d'Honneur.

El Guebhas a servi successivement le sultan marocain Mouley Aziz, puis Mouley Halid qui détrôna le premier, puis le consulat Lyautey. C'est un grand propriétaire de terres, de maisons ; il sait faire « suer le burnous ».

Les profiteurs musulmans ou chrétiens s'entendent à merveille ; ils se partagent les honneurs, les prébendes, les jetons de présence des entreprises capitalistes.

HOME RULE POUR L'AFRIQUE

Nous recevons de notre camarade Nguen Ai Quôc la traduction suivante du Manchester Guardian :

Le Comité Exécutif du 3^e Congrès Pan-Africain, réuni à Londres et à Lisbonne, considère les points suivants comme les besoins légitimes et immédiats pour le peuple africain :

1. La possibilité de faire entendre leur voix dans les affaires du gouvernement colonial.
2. Le droit d'exploiter la terre et ses ressources.
3. Le droit d'être jugé par le jury et les élus dans les formes établies par la loi.
4. Education élémentaire gratuite pour tous, enseignement professionnel dans la technique industrielle moderne, éducation supérieure pour les plus capables.
5. Développement de l'Afrique au profit des Africains et non pas exclusivement au profit des Blancs.
6. Abolition du trafic d'esclaves et de la vente de liqueurs.
7. Désarmement général et abolition de la guerre ; mais, si cela n'est pas possible et que si les Blancs continuent à s'armer contre les Noirs, ceux-ci doivent avoir le droit de porter les armes pour se défendre.
8. L'organisation du commerce et de l'industrie afin de servir le bien-être de tous au lieu de l'enrichissement de quelques-uns.

Ce sont, dit le Comité, les huit revendications générales et irréductibles de notre peuple. Nous demandons, en particulier, pour les sujets de la Grande-Bretagne en Afrique, l'institution du Home Rule et d'un gouvernement responsable, sans distinction de race et de couleur.

Nous demandons que, dans les pays tels que la Nigéria du Nord, l'Uganda et la Basoutland, l'éducation, l'industrie et la loi indigène soient développées afin de mener les masses au Home Rule, à l'indépendance économique et à la participation éventuelle au gouvernement général du pays.

Nous demandons, pour l'Afrique française, l'extension du droit de citoyen et de vote, la représentation au Parlement.

Pour l'Indochine, nous demandons la participation au gouvernement, l'abolition de la prétention d'une minorité de Blancs de dominer sur la majorité des Noirs, et même d'empêcher ces derniers de faire appel au monde civilisé.

Pour les nations indépendantes d'Abyssinie, de Haïti et de Liberia, nous demandons non seulement l'intégrité politique, mais encore l'émancipation économique des monopoles et de l'usure des argentiers internationaux.

Nous demandons, pour les Noirs d'Amérique, l'abolition de la « justice populaire » et du lynchage, l'abolition des castes, le plein droit de citoyen pour tous sans distinction de race et de couleur.

Nous demandons la restitution du Soudan égyptien à une Egypte indépendante.

Nous demandons, pour l'Afrique portugaise, l'abolition du monopole de l'esclavage, financé en Angleterre et en France, qui réduit à néant le code libéral que le Portugal a introduit dans le Mozambique.

Nous demandons que le Brésil et l'Amérique ne résolvent pas le problème des descendants des Africains en se bornant simplement à une politique d'absorption sans accorder aux Noirs le droit plein et entier.

Nous demandons, enfin, au monde entier, que les Noirs soient traités comme des hommes. Nous ne voyons, pour la paix et pour le progrès, d'autre chemin. Quelle est la figure la plus paradoxale que fasse le monde aujourd'hui, que celle d'un chef d'un grand Etat africain qui, tout en cherchant aveuglément à reconstruire la paix et la concorde en Europe, écrase impitoyablement sous ses bottes des millions de Noirs du continent africain ?

The Manchester Guardian.

Tribune de l'Indochine

I
SOUVENONS-NOUS !

Ils sont deux frères et deux condamnés politiques et ils rentrent au pays natal après dix ans de bagnes. L'un s'appelle Phan-tien-Phong et l'autre, Phan-trong-Kien. Leur crime ? Personne ne le sait, mais le fait est que la France protectrice les a gratifiés en même temps, le premier, de cinq ans de bannissement ; le second, de dix ans de déportation.

Tous nos compatriotes, je l'espère du moins, ont gravé dans leur mémoire, les circonstances stupides de l'arrestation des deux frères et les attendus criminels de la Commission d'Hanoi, improvisée en 1913 sous le consulat de M. Sarraut, et puis aussi, je pense, la froide dignité avec laquelle M. Phong et M. Kien ont répondu aux tortionnaires. Détaïl à se rappeler : M. Phong n'avait pas voulu laisser son frère s'ennuyer seul à la Nouvelle-Calédonie et tous deux sont partis ensemble pour la même destination et tous deux ont emmené, dans leur exil, les enfants.

Et voici que, après dix années d'absence, 1924 les rend à leur pays. Hélas ! des centaines d'autres, condamnés politiques comme eux, sont restés là-bas, à la Nou-

ville-Calédonie, à la Guyane, à Poulou-Condore, au Du Ngue pour toujours ! On dit que le gouvernement colonial, imitant la générosité d'après-guerre du gouvernement métropolitain, a accordé à MM. Phan une arme d'annistie. Mais pourquoi un demi-geste ? Pourquoi retirer d'une main ce que l'on offre de l'autre main ? Allons, mes bons Messieurs les colons, mettez-y au moins la forme et que l'annistie soit intégrale et générale s'il en est temps encore.

El vous qui revenez parmi nous, Monsieur Phong et Monsieur Kien, permettez-moi de vous rappeler, discrètement, à la mémoire des hommes de ma génération qui est celle de vos fils :

Mes amis, souvenons-nous et que nos petits-enfants se souviennent.

II TELLE MERE, TEL FILS

« L'abominable vénalité de la presse française ! » Sous ce titre, l'*Humanité* stigmatisait, avec des preuves irréfutables provenant des archives tsaristes, une foule de grands journaux métropolitains... « Bien pensants ». Concluez de là tout ce que vous voudrez ; pour moi, mon impression est bien simple : à part l'élément peuple, travailleur, honnête et malheureux comme partout, la Mère-Patrie, hélas ! ne vaut pas cher.

Cela dit, j'arrive aux bâtarde de la marâtre destinée aux colonies. A tout seigneur, tout honneur.

1^{er} M. Doumer, ancien gouverneur de l'Indochine est un énergique patriote ; il voulait, au temps de son proconsulat, conquérir pour la France, qu'il aime par-dessus tout, le Yunnan et même la Chine entière ; d'ailleurs, M. Doumer est bien connu des Annamites, mais M. Doumer est aussi un maître-chanteur.

5 février 1914.

Monsieur le Président,

... A cette conférence, il y avait M. Doumer, qui a parlé des journaux de province qu'il patronne et dont l'agent m'avait demandé 15.000 francs par journal, soit 90.000 francs an. J'ai dit à cet agent et à M. Doumer que c'était impossible, que le budget total ne dépassait pas 100.000 francs et que jamais on ne trouverait à demander 90.000 francs pour cette publicité à la Douma. A grand-peine, on aurait 3 ou 4.000 francs par journal, et encore je n'en répondrais pas. Cette défense minutieuse des intérêts du Trésor n'augmente pas la popularité.

Votre très obéissant serviteur,

A. RAFFALOVITCH.

2^e On il est question de M. Sarraut frères, dont l'un (Albert), est ancien et futur gouverneur de l'Indochine et ministre actuel des Colonies, c'est lorsque la *Dépêche de Toulouse* montre son bout d'oreille :

Paris, le 2 juillet 1910.

Monsieur le Ministre,

... J'ai eu ce matin la visite du représentant de la *Dépêche de Toulouse*, le grand journal radical qui parait dans le sud et le sud-ouest de la France et qui a un tirage de 300.000 exemplaires. A la tête se trouve le frère du sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, Sarraut. C'est un journal de couleur radicale que M. Sarraut dirige aussi m'a affirmé son rédacteur. J'ai répondu à M. Sarraut que les tirages d'amorçage, que cela ne dépendait ni d'argent ni de la loi, que depuis que la Douma pour...

... On a fait des illusions sur les journaux en retraite, quelques milliers de francs à peine. Valait-il la peine de remuer ciel et terre, de mettre en mouvement M. Louis Delcassé et d'autres ?

N'EMPÊCHE QUE SI, MOYENNANT QUELQUES MILLIERS DE FRANCS, ON PEUT S'ATTACHER LA SORTE LA DÉPÊCHE, IL FAUDRAIT LE FAIRE. Mais il faut la couler avec M. Sarraut. Votre Excellence sait qu'un risque d'immixtion personnelle parfois gênante, je défends les intérêts du Trésor contre l'avidité des gens de plume.

On a raconté qu'un M. Rénier, derrière lequel il y a un consortium de gens du monde, a affirmé 8 bulletins financiers : *Petit Parisien*, 600.000 francs ; *Echo de Paris*, 900.000 francs ; *Canotier*, 300.000 francs ; le *Séclat*, l'*Action Française*, la *Libre Parole*, etc. Il gagne cette année beaucoup d'argent, mais il recommande toutes les salades imaginables (caoutchouc, pétrole, etc.). Quelles mœurs bizarres !

Votre très obéissant serviteur,

A. RAFFALOVITCH.

3^e Le *Temps*, lors de l'arrivée de Khai Dinh a consacré 5, 6 articles élogieux pour l'empereur-païlle, pour l'instrument impérial de l'impérialisme français, et, par voie de conséquence, pour le ministre-chair, pour l'auteur de la théorie « mise en valeur des colonies », le *Temps*, nous l'avons dit l'année dernière, a reçu 40.000 francs. Il ne faut pas lui en vouloir, étant donné ses précédents (cf. *L'Humanité*) :

4^e Un mot sur le *Figaro* qui, lui aussi, a flagorné Khai Dinh-Sarraut Albert et les ignobles hétaires de toutes les catégories. On sait que le *Figaro* a une page coloniale hebdomadaire où d'éminents écrivains exercent leur plume et leur besogne de bourrage (M. de Pouvourville). Une remarque en passant : Tous les grands journaux de la métropole ont maintenant leur page coloniale et beaucoup d'écrivains se font critiques coloniaux. Exemple : *L'Ouvrier* (Pierre Mille). O temps ! ô mœurs ! Sans parler de la pléthore des journaux coloniaux. Exemple : *Le Trait-d'Union*, de Paris

Contes et Récits du « Paria »

Le Vase de Chine

(Suite)

Son mari, suspecté à tort de l'être fameux, ayant eu pour condisciple, ô crime ! le grand patriote Phan Boi Chau. Un jour (et c'est l'histoire) (5) avait six ans, grand émoi dans le village et rassemblement devant l'humble paillote. Cu-Ba, elle, était au « Marché du Japon » ; « Rentre vite, lui criaient ses voisins de halle, les Français viennent arrêter Cu-Ong ! » Elle accourt (et dans sa course elle perd ses sandales) : que voit-elle ? Le tertre de sa maison est planté de badauds immobilisés sur la pointe du pied, le menton en l'air ; le grand store lacé, à plus qu'un pan resté suspendu à l'avant. Elle entre : ses marabouts brament, le nez dégoûtant ; deux hommes, portant casque blanc, bottes noires, boutons de cuivre, saisissent son mari aux épaules, lui retournent les bras au dos, lui mettent une serrure aux poi-

(5) « Thang-Cu » : sobriquet de l'enfant.

L'UNIVERSITE DES PEUPLES D'ORIENT

(Suite)

quel ordre et quel intérêt ils suivent les conférences éducatives qui leur sont faites par les meilleurs philosophes et savants russes ! Parfois, ils vont au théâtre ou sont invités aux soirées données par leurs camarades de la fameuse Université de Sverdlov ou de celle des peuples d'Orient.

A l'université les élèves sont nourris, logés, habillés, blanchis aux frais du commissariat de l'Instruction publique. On les pourvoit des fournitures scolaires et du nécessaire de toilette ; ils reçoivent en plus un traitement mensuel comme argent de poche. Ils ne sont pas astreints à de stupides règlements comme dans les institutions bourgeoises. Avec leurs camarades féminins ils sont d'une conduite parfaite et d'une moralité au-dessus de tout reproche.

Dans l'immense monastère de Strassnoï qui, sous le régime tsariste, abritait une multitude de moines improductifs, et aujourd'hui transformé en infirmerie de l'université, les étudiants reçoivent les soins médicaux. Dans chacune des petites chambres où logeaient autrefois des nones inutiles sont rangés aujourd'hui deux petits lits blancs avec des draps immaculés, où les malades se reposent, soignées par des médecins émérites et d'une camaraderie touchante, par des infirmières d'une bonté exquise.

L'été, les étudiants passent leurs vacances dans les maisons de campagne. Certains vont en Crimée ou au Caucase, d'autres préfèrent entrer dans les usines ou les administrations soviétiques. Dans les usines ils sont en contact avec les ouvriers, acquièrent des connaissances pratiques sur l'organisation des syndicats, sur l'amélioration apportée à la vie ouvrière et de plus apprennent un métier qui leur servira dans la vie.

J'ai visité une de leurs maisons de repos, à 80 kilomètres de Moscou. Un grand domaine, jadis propriété d'un grand-duc. Dans le magnifique palais du seigneur exproprié, deux cents ouvriers et paysans orientaux passaient leurs trois mois de villégiature. Sur les pelouses d'un merveilleux jardin anglais, artistiquement entretenu, des Arabes, des Chinois, des Turcs, des Annamites, des Persans prenaient leurs ébats. Sous les bouleaux d'un parc séculaire qui n'avait jamais connu tant de gaieté et surtout tant de peuples, les étudiants orientaux chantaient, tandis que d'autres, couchés sur l'herbe, devaient la littérature marxiste.

Dans la ferme modèle, ceux qui suivaient les cours d'agriculture pratique bêchaient, semailaient ou conduisaient la charrue, tandis que dans le lac grand de plusieurs hectares, plus de cinquante de leurs camarades se baignaient, emplissant l'air de leurs rires et de leurs jeux bruyants.

Le soir, après leurs travaux, les paysans russes des villages voisins venaient par bandes pour danser et fraterniser avec les « Bostolchins » (en russe « Orientaux »). On les aimait tant ces « Orientaux » que plus de leur affabilité courtoise intéressaient par leurs danses et leurs chansons qu'ils et les Russes.

... On a fait des illusions sur les journaux en retraite, quelques milliers de francs à peine. Valait-il la peine de remuer ciel et terre, de mettre en mouvement M. Louis Delcassé et d'autres ?

N'EMPÊCHE QUE SI, MOYENNANT QUELQUES MILLIERS DE FRANCS, ON PEUT S'ATTACHER LA SORTE LA DÉPÊCHE, IL FAUDRAIT LE FAIRE. Mais il faut la couler avec M. Sarraut. Votre Excellence sait qu'un risque d'immixtion personnelle parfois gênante, je défends les intérêts du Trésor contre l'avidité des gens de plume.

On a raconté qu'un M. Rénier, derrière lequel il y a un consortium de gens du monde, a affirmé 8 bulletins financiers : *Petit Parisien*, 600.000 francs ; *Echo de Paris*, 900.000 francs ; *Canotier*, 300.000 francs ; le *Séclat*, l'*Action Française*, la *Libre Parole*, etc. Il gagne cette année beaucoup d'argent, mais il recommande toutes les salades imaginables (caoutchouc, pétrole, etc.). Quelles mœurs bizarres !

Votre très obéissant serviteur,

A. RAFFALOVITCH.

3^e Le *Temps*, lors de l'arrivée de Khai Dinh a consacré 5, 6 articles élogieux pour l'empereur-païlle, pour l'instrument impérial de l'impérialisme français, et, par voie de conséquence, pour le ministre-chair, pour l'auteur de la théorie « mise en valeur des colonies », le *Temps*, nous l'avons dit l'année dernière, a reçu 40.000 francs. Il ne faut pas lui en vouloir, étant donné ses précédents (cf. *L'Humanité*) :

4^e Un mot sur le *Figaro* qui, lui aussi, a flagorné Khai Dinh-Sarraut Albert et les ignobles hétaires de toutes les catégories. On sait que le *Figaro* a une page coloniale hebdomadaire où d'éminents écrivains exercent leur plume et leur besogne de bourrage (M. de Pouvourville). Une remarque en passant : Tous les grands journaux de la métropole ont maintenant leur page coloniale et beaucoup d'écrivains se font critiques coloniaux. Exemple : *L'Ouvrier* (Pierre Mille). O temps ! ô mœurs ! Sans parler de la pléthore des journaux coloniaux. Exemple : *Le Trait-d'Union*, de Paris

... On a fait des illusions sur les journaux en retraite, quelques milliers de francs à peine. Valait-il la peine de remuer ciel et terre, de mettre en mouvement M. Louis Delcassé et d'autres ?

N. the Truyen.

retentit d'une voix puissante, poussée par cent poitrines d'hommes et de femmes résolus, un magnifique chant révolutionnaire turc. Puis viennent des Caucasiens avec leurs bonnets de fourrure astrakhan, puis des Chinois, des Hindous ; ils ne finissent pas de défilier, tout Moscou les applaudit. C'est l'Orient qui se réveille ; c'est cette jeunesse qui abattra l'impérialisme. Et quand leur cortège s'est éloigné suivi des clameurs de la foule, leur musique m'envoie encore les accents de l'*Internationale*. De loin-ils me remplissent d'un bien-être indescriptible ; comme des ondes bienfaisantes ils vibrent, et je ne peux m'empêcher d'admirer l'œuvre grandiose accomplie par la Russie révolutionnaire ; cette union des races, qui sera le genre humain. Puis je me réveille d'indignation contre cette note Curzon qui qualifiait de propagande la sublime solidarité de classe, le secours porté par les ouvriers et paysans russes à leurs frères encore exploités : les travailleurs des peuples d'Orient.

A côté des merveilleuses espérances qui résultent de tout ce que nous venons de dire, pourquoi nos camarades noirs africains permettent-ils chez nous une impression d'inquiétude et de tristesse ? Seuls ils n'avaient pas de représentant à l'Université. A côté des Hindous, des Annamites, des Arabes, on remarquait l'absence de délégués noirs.

N'y aurait-il plus de descendants de Boual ? Les noirs qui sacrifieront aux Antilles, leur vie à la liberté, pendant les luttes épiques de la période esclavagiste ? Tous ceux qui tombèrent pendant la conquête du continent noir, entreprise par le capitalisme européen ? Tous ces morts connus ou anonymes, sont-ils disparus sans postérité ? ou les fils seraient-ils moins grands que les pères ?

Nous posons cette question à nos frères noirs. Qu'ils se hâtent de rejoindre tous les autres exploités :

« Ceux qui vont dans la vie épris d'un but sublime, « Ayant devant les yeux, sans cesse nuit et jour, « Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour. »

ALIBABA.

Pauvre Guadeloupe !

Les élections municipales s'annoncent. La camarilla pour se déchaine. La Compagnie Générale Transatlantique s'enrichit aux frais de la Princesse, qui paie les déplacements de la plupart de nos politiciens.

Tous affolés d'orgueil, tous aveuglés d'ambition, tous assoiffés d'or, ils prennent le courrier et viennent ici augmenter le nombre de ceux que l'un d'entre eux, sans réfléchir, a appelée : « Ces Messieurs de Paris. »

C'est à qui mieux mieux se combainent. Le peuple, trompé, bafoué, ne veut pas voir clair dans le jeu de nos démagogues. Il reste plongé dans un sommeil léthargique.

Pendant ce temps, nos impitoyables vendeurs sont au marché. Les prix se débâtent, les...

... On a fait des illusions sur les journaux en retraite, quelques milliers de francs à peine. Valait-il la peine de remuer ciel et terre, de mettre en mouvement M. Louis Delcassé et d'autres ?

N'EMPÊCHE QUE SI, MOYENNANT QUELQUES MILLIERS DE FRANCS, ON PEUT S'ATTACHER LA SORTE LA DÉPÊCHE, IL FAUDRAIT LE FAIRE. Mais il faut la couler avec M. Sarraut. Votre Excellence sait qu'un risque d'immixtion personnelle parfois gênante, je défends les intérêts du Trésor contre l'avidité des gens de plume.

On a raconté qu'un M. Rénier, derrière lequel il y a un consortium de gens du monde, a affirmé 8 bulletins financiers : *Petit Parisien*, 600.000 francs ; *Echo de Paris*, 900.000 francs ; *Canotier*, 300.000 francs ; le *Séclat*, l'*Action Française*, la *Libre Parole*, etc. Il gagne cette année beaucoup d'argent, mais il recommande toutes les salades imaginables (caoutchouc, pétrole, etc.). Quelles mœurs bizarres !

Votre très obéissant serviteur,

A. RAFFALOVITCH.

3^e Le *Temps*, lors de l'arrivée de Khai Dinh a consacré 5, 6 articles élogieux pour l'empereur-païlle, pour l'instrument impérial de l'impérialisme français, et, par voie de conséquence, pour le ministre-chair, pour l'auteur de la théorie « mise en valeur des colonies », le *Temps*, nous l'avons dit l'année dernière, a reçu 40.000 francs. Il ne faut pas lui en vouloir, étant donné ses précédents (cf. *L'Humanité*) :

4^e Un mot sur le *Figaro* qui, lui aussi, a flagorné Khai Dinh-Sarraut Albert et les ignobles hétaires de toutes les catégories. On sait que le *Figaro* a une page coloniale hebdomadaire où d'éminents écrivains exercent leur plume et leur besogne de bourrage (M. de Pouvourville). Une remarque en passant : Tous les grands journaux de la métropole ont maintenant leur page coloniale et beaucoup d'écrivains se font critiques coloniaux. Exemple : *L'Ouvrier* (Pierre Mille). O temps ! ô mœurs ! Sans parler de la pléthore des journaux coloniaux. Exemple : *Le Trait-d'Union*, de Paris

... On a fait des illusions sur les journaux en retraite, quelques milliers de francs à peine. Valait-il la peine de remuer ciel et terre, de mettre en mouvement M. Louis Delcassé et d'autres ?

N. the Truyen.

La Servilité de la Presse coloniale indigène

J'aurais voulu que tous mes frères coloniaux suivissent dans l'*Humanité* les révélations publiées sur l'immense vénalité de la presse bourgeoise. Ils se feraient une opinion sur tout ce que le métier de journaliste contient de plus malpropre et de plus corrompu.

Combien d'intellectuels coloniaux croient à l'honnêteté de ces journaux « libres », qui trompent les masses par leurs tribunes « libres » et leurs campagnes humanitaires.

Dans la société actuelle où tout est marchandisé, où pour de l'argent on fait commerce de Dieu, de la Patrie, de l'Honneur, de la Pensée, de toutes les idéologies et préceptes moraux dont on se sert pour contenir les masses exploitées, la presse n'est qu'une fille publique qui se donne à tous les magnats de la finance et leurs souteneurs les parlementaires.

Tous les documents étalés dans l'*Humanité* et qui sont d'une authenticité irréfutable ne levent qu'un coin du rideau derrière lequel s'abrite toute cette fange, cet amas de fumier qui représente le régime capitaliste. Il faudrait des volumes pour exposer tous les tripotages et les crimes de cette bourgeoisie européenne qui, devant les peuples qu'elle opprime, se pose en champion de la justice et de la civilisation. Et, quand on voit l'abominable presse métropolitaine se vendre à des nations étrangères, tsaristes ou autres, pour escroquer l'économie de ses nationaux, on ne s'étonne plus des campagnes menées, contre les indigènes, par tous ces journaux que l'impérialisme répand dans les colonies. Mais, ce qui répuque, ce sont tous ces canards, d'une certaine presse indigène, qui affichent des titres progressistes, se proclament défenseurs des intérêts des coloniaux et qui, véritablement, servent ceux du colonialisme.

Cette presse est dirigée par une bourgeoisie abjecte qui, en dépit de son rôle historique, se fait le bas valet du capitalisme européen qui la soudoie. A ses malheureux concitoyens opprimés, affamés, elle prêche la passivité l'amour du conquérant, sa magnanimité. Et quand les conditions économiques deviennent intolérables pour les misérables qu'on tient sous la botte, quand leur mouvement de colère et de révolte devient alarmant, elle le canalise et l'étouffe par des promesses, par des projets de moindres réformes qu'on n'exécute d'ailleurs jamais.

Il est temps que la masse des exploités se réveille, qu'elle retire sa confiance à tous ces vendeurs, ces bourgeois ignobles à qui on paye la lâcheté et la trahison par des décorations et des sinecures. Il est temps qu'elle rejette toute cette clique d'outremetteurs, de magouilleurs tarés de démagogues et qu'elle mette sa confiance en elle-même. Qu'elle exprime sa volonté dans les organes vraiment prolétaires, dans une presse où on ne fait pas de journalisme (la besogne est trop infâme pour les honnêtes gens), une presse de classe, épurée de carriéristes, et qui représente ce que la classe ouvrière a de plus avancé, de plus combatif : « la presse communiste ». Elle seule peut exprimer ses revendications et mettre à nu toutes les trahisons dont elle est victime.

ALB.

Langue internationale

On parle beaucoup, et avec raison, de la solidarité internationale qui relie les travailleurs de tous les pays. Les circonstances actuelles montrent que les prolétaires doivent suivre avec la plus grande attention les événements internationaux. Ils doivent entrer en relations directes avec leurs frères, les exploités du monde entier, afin de les mieux comprendre, les apprécier, les soutenir dans leur lutte émancipatrice. Pour cela, il leur suffit de faire un léger effort, et de consacrer quelques soirées d'hiver à l'étude de la langue internationale.

L'espéranto vit et se développe depuis trente-cinq ans ; ce n'est plus un projet ; c'est une langue vivante que tout travailleur peut utiliser. Au bout de quelques semaines d'études, la *Fédération Espérantiste Ouvrière* pourra vous mettre en rapport avec des prolétaires espérantistes dans tous les pays que vous lui indiquerez. Quand on sait à quel point l'espéranto est utilisé par les ennemis du prolétariat, et notamment par les catholiques, les policiers, les commerçants, les nationalistes, etc., on se dit qu'il est grand temps de le mettre également au service de la classe ouvrière.

Ceux qui désirent avoir des correspondants, des amis, dans tous les pays, ceux qui veulent la disparition des frontières linguistiques, éternel obstacle à la fraternité des travailleurs, apprennent et utilisent l'espéranto.

Pour cela, ils se font inscrire au *Cours Gratuit par Correspondance* dirigé par la *Fédération Espérantiste Ouvrière*.

Renseignements contre timbre au siège de la *Fédération*, 177, rue de Bagnolet, Paris (20^e).

L'EXPORTATION DU CAPITAL

L'exportation du capital exerce dans les pays où s'introduit le capital, une grande influence sur le développement capitaliste, puissamment accéléré. S'il peut donc, dans une certaine mesure, provoquer l'arrêt de développement des pays exportateurs, ce n'est jamais qu'en étendant et en approfondissant le développement capitaliste dans le monde entier.

Presque toujours les pays exportateurs de capital peuvent obtenir des « avantages » qui jettent quelque lumière sur le caractère particulier de l'ère du capital financier et des monopoles. On pouvait par exemple, lire en octobre 1913, dans la revue berlinoise la *Bank*, les lignes qui suivent :

« Une comédie digne de la plume d'Arsiphrane se joue sur le marché financier international. Divers Etats, de l'Espagne aux Balkans, de la Russie à l'Argentine, du Brésil à la Chine, sollicitent avec une instance parfois tout à fait importune, des emprunts. Les marchés financiers ne sont pas aujourd'hui dans une situation très brillante et les perspectives politiques ne sont pas des meilleures. Mais aucun marché financier ne se décide à refuser l'emprunt, craignant que son voisin n'y consente et n'obtienne en échange des services appréciables. Dans les transactions de cette sorte, le prêteur obtient presque toujours quelque chose : un traité de commerce avantageux, une mine, la construction d'un port, une concession fructueuse, une commande de canons. »

Le capital financier a créé l'époque des monopoles, et les monopoles introduisent partout leurs mœurs : l'utilisation des relations pour des transactions avantageuses se substitue au marché à la concurrence. Rien n'est plus ordinaire que de poser, avant d'accorder un emprunt, cette condition qu'une partie en sera dépensée en achats dans les pays prêteurs, surtout en commandes d'armements ou de bateaux. Au cours de ces deux dernières décades, la France a souvent eu recours à ce moyen. L'exportation des capitaux à l'étranger devient ainsi un moyen d'encourager l'exportation des marchandises. Les transactions, surtout entre grandes entreprises, revêtent dans ces circonstances, un caractère tel, qu'elles confinent, pour s'exprimer comme Schiller, par un euphémisme, à la corruption. Krupp, en Allemagne, Schneider, en France, Armstrong, en Angleterre, nous offrent le modèle de firmes attachées à des banques toutes-puissantes et à des gouvernements, qu'il n'est pas facile d'« éviter » en concluant un emprunt.

La France, prêtant à la Russie, obtint par le traité de commerce du 16 septembre 1905, des avantages devant durer jusqu'en 1917. Elle fit de même à l'occasion du traité de commerce franco-japonais du 17 août 1911. La lutte douanière entre l'Autriche et la Serbie, qui a duré, après une interruption de sept mois, de 1906 à 1911, fut en partie causée par la concurrence de l'Autriche et de la France dans le ravitaillement de la Serbie en fournitures de guerre ; en janvier 1912, M. Paul Deschanel déclara à la Chambre que les finances françaises, avant de 1908 à 1911, ont servi à la Serbie pour 45.000.000 de marks.

Un rapport du consul austro-hongrois à Sao-Paulo (Brésil) dit : « La construction des chemins de fer brésiliens est principalement l'œuvre des capitaux français, belges, britanniques et allemands. Les pays intéressés généralement, au cours des opérations financières préliminaires, des commandes de matériel de transport. »

Le capital financier étend ainsi, littéralement, ses tentacules sur le monde entier. Les banques fondées dans les colonies ou leurs succursales, jouent dans ces conjonctures, un rôle important. Les impérialistes allemands considèrent avec envie les anciens pays colonisateurs qui se sont, en cette matière, bien installés. L'Angleterre avait, en 1904, 50 banques coloniales possédant 2.270 succursales (en 1910, elle en avait 70 avec 5.449 succursales) ; la France en avait 20 avec 136 succursales, la Hollande 16, avec 68 succursales, et l'Allemagne n'en avait que 13 avec 70 succursales.

Les capitalistes américains jaloussent, de leur côté, leurs confrères anglais et allemands : « En Amérique du Sud — écrivaient-ils, navrés, en 1915 — cinq banques allemandes ont 70 succursales et cinq banques anglaises en ont 70. L'Angleterre et l'Allemagne ont, au cours des 25 dernières années, placé en Argentine, au Brésil, en Uruguay, environ 4 milliards de dollars, ce qui met à leur disposition 46 % du commerce total de ces trois pays. »

Les pays exportateurs de capitaux se sont partagé le monde au sens transcendant du mot. Mais le capital financier a aussi amené à un partage concret du monde.

N. Lénine.

Imprimerie Française (Maison J. Dangon)
123, rue Montmartre, Paris (2^e)
Georges DANGON, Imprimeur.

CAMARADE

TRAVAILLEUR COLONIAL,
SI TU VEUX
T'EMANCIPER,
ADHERE AU SYNDICAT
DE TA PROFESSION !

ORIGINAIRES DES COLONIES,
POUR VOTRE
AFFRANCHISSEMENT,
ADHEREZ AU
PARTI COMMUNISTE !

trémolos accompagnés ; puis, après une longue pause, murmure un soliloque. « Tant que je vivrai, mon fils et moi, nous n'étudierons que les lettres chinoises. »

Oui, mais aujourd'hui les colons français ont supprimé nos écoles, qu'ils remplacent par une seule Université pour tout le pays et dix mille débris de rikis pour toutes les âmes : faut-il donc laisser les bambins courir les champs, sans instruction, sans métier, alléchés pour la débauche, happés par le crime ? D'ailleurs, son fils à elle (et même sa fille), tout enflammé par le récit de la guerre russo-japonaise et gagné à l'athéisme, que stimulée par l'exemple nippon, sa jeune génération voue aux sciences occidentales, son fils lui-même n'avait-il pas insisté pour qu'elle le laissât apprendre le français ? Car de même que ses aînés, l'enfant prosaïque entend se servir de la langue des conquérants comme d'un outil provisoire destiné à percer l'énigme occidentale.

Six ans de collège, quatre ans d'Université. « Votre fils a les cheveux coupés, madame. » « Votre fils s'habille à l'euro-péenne, madame. » « Voilà Thang-Tay qui revient de la ville » : telles étaient les réflexions courantes qui frappaient ses oreilles et vibraient dans sa poitrine de mère.

Elle n'existait plus que pour lui. Tous les

quinze jours, quand elle entendait le sifflet de la chaloupe qui le ramenait par le Fleuve Rouge, elle quittait son paddy, elle délaissait ses cochons, elle se préparait à recevoir l'enfant, elle le voyait, ô joie !

Pauvre mère ! on vous le dit, votre calvaire n'est pas terminé. Pensez bien au cadeau que dans un mois, coûte que coûte, vous devrez offrir à M. le Directeur de l'Enseignement. Sinon, vous savez ce qui adviendra à votre fils : nouvel échec, expulsion de l'Université, avenir brisé, des années de sacrifice frustrées, et ce sera de votre faute, ma vieille !

« O mères de Cu-Ong, si votre bonté m'accorde ce vase sacré qui orne votre autel, écoulez manifestement votre volonté par le jeu des cinq sapèques que je place dans cette soucoupe. »

Et Cu-Ba ramasse les cinq sapèques rituelles ; elle les frappe du revers une fois contre le bord de la soucoupe, les lève à la hauteur du front, les laisse retomber toutes frémissantes... Silence ! quatre piles, une face : refus. O désolation !

(A Suivre.)

Ng. THE TRUYEN

(6) « Thang-Tay » : l'Européen.